

## **Proserpine**

Il y a dans la mer une île immense, à trois pointes, qu'on appelle la Sicile. Au cœur de cette île se trouve un lac bordé d'arbres au feuillage épais et de talus en fleurs, où semble régner un printemps éternel. C'est là que la jeune Proserpine, fille de Cérès<sup>1</sup> et de Jupiter<sup>2</sup>, cueille la violette et le lys et les met dans les plis de sa robe, jouant avec ses compagnes à qui rassemblera les plus belles fleurs.

Mais Pluton l'aperçoit, l'aime et l'enlève aussitôt. La jeune déesse, effrayée, appelle en gémissant sa mère et ses compagnes. Sa moisson de lys tombe, pour sa plus grande tristesse, de sa robe déchirée.

Pluton emporte sa proie sur son char et presse ses chevaux écumants<sup>3</sup> en agitant les rênes sur leur longue crinière. Il traverse les lacs profonds, les étangs et les champs, puis frappant la terre de son sceptre puissant, il se fraie à travers une large crevasse un chemin vers les Enfers.

Cependant, alarmée du sort de sa fille, la déesse Cérès la cherche en vain. Depuis, l'aurore jusqu'au soir, elle parcourt toute la terre et toutes les mers. Elle allume aux feux de l'Etna<sup>4</sup> deux flambeaux de sapin dont la lumière guide ses pas dans les ténèbres de la nuit. Dès que le soleil a fait pâlir les étoiles, elle appelle sa fille, et jusqu'au retour du soir elle l'appelle encore.

Un jour, épuisée de fatigue et dévorée par une soif ardente, elle découvre une cabane au toit de chaume. Elle frappe à son humble entrée. Une vieille paraît. La déesse lui demande de quoi se désaltérer. Aussitôt, celle-ci lui présente un breuvage d'orge et de lait qu'elle avait préparé. Tandis que Cérès boit à longs traits, un enfant au cœur dur la regarde avec audace, s'arrête devant elle, et rit de son avidité<sup>5</sup>.

Ulcérée<sup>6</sup>, Cérès jette le reste de son breuvage sur l'enfant. Au même instant, son visage se couvre de taches légères. Ses bras amincis descendent vers la terre. Une queue termine son corps, qui se rétrécit, pour

qu'il ne puisse nuire. Il est changé en lézard. La vieille en pleurs s'étonne de ce prodige. Elle veut le toucher, mais il rampe, fuit, se cache dans des trous obscurs. Et les taches sur sa peau, semées comme autant d'étoiles, expliquent le nom de Stellion qu'on lui a donné. »

Après avoir fouillé vainement toute la terre et toutes les mers de l'univers, Cérès regagne la Sicile ; et tandis qu'elle s'informe toujours du destin de sa fille, elle arrive au lac de la nymphe Cyané. Celle-ci montre à la déesse la ceinture de sa fille : tombée par hasard dans ces eaux sacrées, elle flotte encore à leur surface.

Cérès la reconnaît et comprend alors qu'elle a perdu sa fille. Aussitôt, elle s'arrache les cheveux, se frappe violemment la poitrine, maudit la terre entière, l'accuse de son ingratitude et la déclare indigne de ses bienfaits. Elle accable surtout de sa haine la Sicile, où elle a trouvé les premières traces de son malheur. De sa main irritée, elle brise le soc et les instruments du laboureur, frappe de mort les bœufs et les paysans innocents, détruit les germes des plantes. Ainsi la Sicile perd sa fertilité, si célèbre dans le monde. Les semences périssent en naissant, brûlées par les feux du soleil, ou inondées par des torrents de pluie. Les astres et les vents exercent de funestes<sup>7</sup> influences. D'avidés oiseaux dévorent les grains que l'on confie à la terre ; et l'ivraie<sup>8</sup>, le chardon, et l'herbe parasite détruisent les moissons.

Cependant la nymphe Aréthuse élève sa tête au-dessus de ses ondes. Elle écarte de la main les cheveux humides qui couvraient son visage, et s'écrie : « Mère des fruits de la terre, mère de Proserpine, que vous avez cherchée dans tout l'univers, suspendez vos vengeances cruelles : cessez de ravager un pays qui n'a pas mérité votre colère. Moi qui vis dans l'eau des sources, j'ai vu Proserpine se promener au bord du Styx, le fleuve des Enfers. La tristesse et l'effroi apparaissent encore sur son visage, mais elle règne dans l'empire des ombres et elle est la puissante épouse de Pluton, le roi des Enfers. »

À ce discours, la déesse étonnée, pareille au marbre que travaille le ciseau, reste sans mouvement. La colère succède enfin à son égarement<sup>9</sup>. Elle monte sur son char, qui l'emporte au séjour des dieux, s'arrête devant

Jupiter, le visage baigné de larmes, les cheveux épars et lui dit : « Souverain des dieux, je viens t'implorer pour ma fille, qui est aussi la tienne. Au moment où je retrouve enfin cette fille que j'ai si longtemps cherchée, je comprends qu'elle est perdue pour moi ! Je peux pardonner à Pluton, pourvu qu'il me la rende. Ta fille ne peut rester la proie d'un ravisseur. »

Jupiter lui répond :

« Proserpine est le signe de notre amour, et nous lui accordons toutes nos attentions. Mais si Pluton l'a enlevée, ce n'est pas pour l'outrager, mais parce qu'il l'aime. Si tu acceptes ce mariage, il nous fera honneur. Pluton n'est-il pas le frère de Jupiter ? Si pourtant tu continues à vouloir arracher ta fille de ses bras, elle peut encore t'être rendue, à condition qu'elle n'ait goûté à aucun fruit des Enfers. Telle est la décision des Parques<sup>10</sup> inflexibles<sup>11</sup>. »

Cérès croit alors pouvoir ramener sa fille de l'empire des morts ; mais les Parques en ont décidé autrement. En se promenant dans les jardins de Pluton, la jeune déesse a déjà cueilli une grenade, en a tiré sept grains, et les a portés à sa bouche. Un jeune homme, qui l'a vue, a rapporté les faits. Mais il paye aussitôt pour cela : Proserpine le transforme en hideux hibou, annonciateur de malheurs.

Jupiter ne reste pourtant pas insensible à la détresse de la fille et de la mère, et intervient en arbitre équitable entre Pluton et Cérès : il partage l'année en deux et ordonne que Proserpine accorde six mois à sa mère sur la terre et six mois à son mari sous terre. Alors le calme renaît dans l'âme et sur le visage de Cérès. Alors, les blés se remettent à germer et à nourrir les hommes.

Ovide, *Les Métamorphoses*, d'après la traduction de G.T. Villenave, 1806.

1. **Cérès** : déesse de l'agriculture, de la moisson et de la fertilité.
2. **Jupiter** : dieu romain qui gouverne la terre et le ciel et tous les êtres vivants s'y trouvant.
3. **Écumant** : suant.

4. **Etna** : volcan situé en Sicile.
5. **Avidité** : ici, gloutonnerie.
6. **Ulcérée** : profondément blessée dans son amour-propre, insultée.
7. **Funestes** : qui causent la mort.
8. **Ivraie** : plante nuisible aux céréales
9. **Égarement** : perte de contrôle de soi.
10. **Parques** : divinités maîtresses du déroulement de la vie humaine de la naissance à la mort.
11. **Inflexibles** : qui ne se laissent pas émouvoir, qui ne changent pas d'avis.

## Io

Il existe en Thessalie une région de montagnes escarpées, d'épaisses forêts et de fleuves tumultueux. C'est là, dans une grotte profonde, que se cache le dieu-fleuve Inachus. Il pleure la disparition de sa fille Io. Vit-elle encore ? Est-elle descendue chez les morts ? Il l'ignore. Et comme il ne l'a trouvée nulle part, il redoute pour elle les plus grands malheurs.

Jupiter, le maître des dieux, l'avait vue lorsqu'elle revenait des bords du fleuve de son père :

« Ô nymphe ! lui avait-il dit, ne crains pas de pénétrer seule dans ces forêts, retraite des bêtes farouches ; un dieu t'y servira de guide et de protecteur ; et ce ne sera pas un dieu ordinaire, mais celui qui tient le sceptre des cieux et lance la foudre de sa main puissante. Arrête et ne fuis pas. »

Mais la nymphe poursuivait sa course à travers champs et pâturages. Alors le dieu, couvrant au loin la terre de ténèbres, arrêta sa fuite et triompha de sa pudeur.

Mais Junon, abaissant ses regards sur la terre, s'étonna de voir que d'épais nuages avaient soudain changé le jour en une nuit profonde. Puis elle s'aperçut que ces brouillards ne s'élevaient pas du fleuve ni du sein de la terre humide.

Alors, s'élançant du haut de l'Olympe sur la terre, elle commanda aux nuages de s'éloigner. Mais Jupiter, qui avait prévu l'arrivée de son épouse, avait déjà transformé la fille d'Inachus en une belle génisse argentée. Junon, malgré elle, admira sa beauté. Feignant de tout ignorer, elle lui demanda d'où elle était venue, à quel troupeau elle appartenait, et qui était son maître. Jupiter, pour mettre fin à ses questions, répondit que la terre venait de l'enfanter. Alors Junon pria Jupiter de lui donner la génisse.

Celui-ci hésitait : serait-il assez cruel pour livrer son amante à sa rivale ? Mais pouvait-il refuser de donner la génisse sans éveiller les soupçons de sa femme ? Il la donna donc à Junon, qui, pour plus de sûreté la confia aux soins vigilants d'Argus.

Ce monstre avait cent yeux, dont deux seulement se fermaient et sommeillaient, tandis que les autres restaient ouverts et veillaient. Où qu'il soit, même assis derrière elle, Io se trouvait devant ses yeux. Il la laissa donc paître pendant le jour et, lorsque le soleil fut descendu sous la terre, l'enferma et l'attacha. La malheureuse n'avait pour aliments que les feuilles des arbres et l'herbe amère ; pour boisson, que l'eau bourbeuse ; pour lit, que la terre nue. Elle veut tendre à son gardien des bras suppliants, elle ne les trouve plus ; elle veut se plaindre, il ne sort de sa bouche que des mugissements épouvantables.

Elle se présente alors aux bords du fleuve Inachus, autrefois témoin de ses jeux innocents. En apercevant dans les eaux du fleuve sa tête et ses cornes nouvelles, elle est effrayée et se fuit elle-même. Les Naïades<sup>1</sup> ignorent qui elle est ; son père même, Inachus, ne peut la reconnaître. Pourtant, elle se met à suivre son père et ses sœurs, qui s'étonnent de sa beauté et la caressent de la main. Le vieil Inachus arrache des herbes et les lui présente ; elle lèche les mains de son père ; elle verse des larmes. Ah ! si seulement elle avait encore l'usage de la voix, elle pourrait implorer son secours, lui dire son nom et ses malheurs ! À défaut de pouvoir parler, elle trace avec ses pieds des lettres sur le sable, et apprend ainsi au vieillard son destin déplorable.

« Malheureux père que je suis ! s'écrie-t-il alors en suspendant ses bras au cou de la génisse gémissante ! Est-ce donc toi que j'ai cherchée par toute la terre ? Hélas ! en ce jour je te revois et ne te retrouve pas. Ah ! j'étais moins à plaindre quand j'ignorais ton sort. Tu te tais ; tu ne réponds pas à mes plaintes. Seuls de profonds soupirs s'échappent de ton sein. Tu voudrais parler et ne peux que mugir. Et dire que j'avais préparé pour toi les flambeaux du mariage ! J'attendais de toi un gendre et des petits-enfants. Mais maintenant, c'est dans un troupeau que tu dois trouver un mari et placer tes enfants. Malheur à moi qui suis un dieu ! la porte de la mort m'est fermée, et ma douleur doit être éternelle comme moi. »

Mais le monstre aux cent yeux interrompt ces plaintes, arrache Io des bras de son père, la conduit dans d'autres pâturages, s'assied sur le sommet d'une colline et promène autour d'elle des regards vigilants.

Cependant, le maître des dieux, ne peut supporter plus longtemps les malheurs de la jeune Io. Il appelle son fils Mercure et lui commande de tuer Argus. Aussitôt, Mercure attache ses ailes à ses talons, couvre sa tête de son casque, arme sa main puissante du caducée<sup>2</sup> qui fait naître le sommeil, et descend rapidement du palais de Jupiter sur la terre. Une fois arrivé, il dépose à l'écart son casque et ses ailes, rassemble à l'aide de son caducée un troupeau de chèvres qu'il a dérobées dans les champs et les conduit en jouant de la flûte.

Séduit par l'harmonie de cet instrument nouveau, Argus lui dit :

« Qui que tu sois, tu peux t'asseoir avec moi sur cette roche : il n'y a pas de meilleur pâturage pour tes chèvres, et cet ombrage frais est fait pour leur berger. »

Mercure s'assied. Par ses longs discours, il semble d'abord arrêter le jour qui s'écoule. Puis il tente, avec les accords lents de sa flûte, d'endormir Argus. Mais le monstre lutte contre le sommeil : une partie de ses yeux s'est fermée, mais l'autre veille encore. Il demande quel art a fait naître la flûte nouvellement inventée.

Mercure lui répond :

« Il y avait autrefois, sur les monts glacés de l'Arcadie, une naïade éclatante de beauté que les nymphes appelaient Syrinx. Elle avait échappé à la poursuite de tous les dieux des bois et des campagnes. Elle imitait les exercices de Diane ; elle lui avait consacré sa virginité. Elle avait le même port, les mêmes vêtements, et on l'eût prise pour Diane elle-même, si son arc d'ivoire avait été en or, comme celui de la déesse. Un jour, le dieu Pan la vit, et lui adressa ce discours... »

Mercure allait le rapporter. Il allait raconter aussi comment la nymphe, insensible à ses prières, avait fui par des sentiers difficiles jusqu'aux rives sablonneuses d'un paisible fleuve ; comment ce fleuve arrêta sa course pour elle, comment elle avait imploré le secours des

naïades, ses sœurs ; comment, croyant saisir la nymphe fugitive, Pan n'embrassa que des roseaux ; comment, pendant qu'il soupirait de douleur, ces roseaux, agités par les vents, rendirent un son léger, semblable à sa voix plaintive ; comment le dieu, charmé de cette douce harmonie et de cet art nouveau, s'écria : « Je conserverai du moins ce moyen de m'entretenir avec toi » ; comment enfin le dieu, coupant des roseaux d'inégale grandeur, et les unissant avec de la cire, en forma l'instrument qui porta le nom de la femme aimée.

Mais, alors qu'il se préparait à raconter la fin de cette aventure, il s'aperçoit que tous les yeux d'Argus ont été vaincus par le sommeil. De son glaive recourbé, il abat alors la tête du monstre, qui tombe et roule sur le rocher ensanglanté.

Tu meurs, Argus ; tes cent yeux sont fermés à la lumière ; ils sont couverts d'une éternelle nuit : Junon les recueille, et les place sur les plumes de l'oiseau qui lui est consacré. Ils brillent en étoiles, dispersés sur sa queue.

Cependant, la déesse, rendue encore plus furieuse par le meurtre d'Argus, cherche à se venger. Sans cesse d'aveugles terreurs troublent l'esprit de la génisse Io, sa rivale, qui erre et fuit épouvantée à travers tout l'univers. Arrivée sur les bords du Nil, épuisée de lassitude, elle tombe à genoux, et tourne son front vers le ciel. Par des gémissements, des larmes et des mugissements plaintifs, elle semble se plaindre à Jupiter et lui demander de mettre fin à ses malheurs. Alors ce dieu conjure Junon, son auguste compagne, de se laisser fléchir :

« N'ayez plus de crainte : dans l'avenir, Io ne sera plus pour vous un sujet d'alarmes. »

Et il commande au Styx d'entendre ce serment.

La colère de Junon s'apaise alors. Soudain, la nymphe reprend sa forme originelle. Son poil s'efface ; ses cornes disparaissent ; ses yeux se rétrécissent ; sa bouche se resserre ; ses épaules et ses mains reviennent à leur premier état ; cinq ongles séparent et divisent la corne de ses pieds : il ne lui reste de la génisse que l'éclatante blancheur. Elle se relève sur deux

pieds qui suffisent pour la porter : mais elle n'ose parler encore ; elle a peur de mugir, et sa bouche timide ne fait entendre que des mots entrecoupés.

L'Égypte l'adore aujourd'hui comme une divinité bienfaisante, et ses nombreux prêtres portent des robes de lin.

Ovide, *Les Métamorphoses*, d'après la traduction de G.T. Villenave, 1806.

**1. Les Naiades** : nymphes aquatiques qui vivent dans les eaux douces.

## Arachné

L'orgueilleuse<sup>1</sup> Arachné devait sa célébrité non à sa patrie ou à ses aïeux, mais à un art qu'elle maîtrisait à merveille : l'art de filer la toile. Son père, un humble artisan, teignait les laines avec la pourpre des coquillages. Quant à sa mère, née dans un rang obscur comme son mari, elle n'était plus. Malgré son humble origine, et quoiqu'elle habitât une petite ville, Arachné avait acquis par son travail une renommée qui s'étendait à toute la Lydie.

Souvent les nymphes descendaient de leurs verts coteaux ou de leurs grottes humides pour admirer son art et ses travaux. On aimait contempler les chefs-d'œuvre qu'Arachné avait terminés comme les trames que sa main tissait encore avec grâce et légèreté.

Chaque fois qu'elle traçait à l'aiguille les premiers traits ou dévidait la laine en globes arrondis, chaque fois que, mollement pressés, de longs fils s'étendaient en imitant par leur blancheur et leur finesse des nuages légers, chaque fois que le fuseau roulait sous ses doigts délicats, que l'aiguille dessinait ou peignait sur sa trame, on croyait reconnaître l'élève de Minerve<sup>2</sup>. Mais Arachné est irritée par ces compliments qui lui accordent un rang inférieur à celui d'une immortelle.

« Qu'elle ose me disputer la première place, disait-elle ! si je suis vaincue, je me sou mets. »

Exaspérée par ces propos, Minerve prend l'apparence d'une vieille femme aux cheveux blancs. Le dos courbé sur son bâton, elle aborde Arachné et lui tient ce discours :

« On a tort de mépriser et de fuir les vieillards. L'expérience est le fruit des longues années. Vous pouvez être la meilleure des mortelles dans votre art, mais vous devez céder la palme à Minerve. Renoncez à votre orgueil téméraire et à vos superbes discours, et la déesse pourra vous pardonner. »

Arachné jette sur elle un regard plein de colère. Elle quitte l'ouvrage qu'elle a commencé et, retenant à peine sa main prête à frapper, elle dit à la déesse, qu'elle n'a pas reconnue :

« Insensée, le poids de l'âge qui courbe ton corps affaiblit aussi ta raison. C'est un malheur pour toi d'avoir vécu si longtemps. Va donner tes leçons à ta fille ou à ta bru, si tu en as. Je n'ai besoin des conseils de personne. Et pour te convaincre que tes reproches sont inutiles, apprends que je n'ai pas changé d'avis. Pourquoi Minerve refuse-t-elle d'accepter mon défi ? Pourquoi ne vient-elle pas elle-même me disputer le prix ? »

« Elle est venue ! » s'écria la déesse.

Et soudain, abandonnant les traits d'une vieille femme, Minerve reprend son apparence de déesse. Les nymphes la saluent. Les femmes de Lydie s'inclinent avec respect devant elle. Arachné seule n'est pas émue. Elle rougit, pourtant, et un éclat soudain teint ses traits un instant, pour s'évanouir aussitôt après, pareil à l'air qui se teinte de pourpre au lever de l'Aurore, et qu'on voit blanchir aux premiers feux du jour.

Emportée par le désir d'une gloire insensée, Arachné continue à mettre la déesse au défi. La fille de Jupiter renonce à donner des conseils inutiles et s'apprête à disputer le prix. Aussitôt, l'une et l'autre se placent de différents côtés. Elles étendent la chaîne de leurs toiles, et l'attachent au métier. Un roseau sépare les fils. La navette agile court entre les fils. Le peigne les rassemble sous ses dents, et les frappe, et les resserre. Les deux rivales hâtent leur ouvrage, leurs bras se meuvent avec rapidité et le désir de vaincre leur fait oublier la fatigue du travail.

Dans leurs riches tissus, elles emploient toutes les couleurs, unissant et variant avec art leurs nuances légères. Sous leurs doigts, de longs fils d'or s'unissent à la laine, et sur leurs tissus elles représentent des faits héroïques.

Minerve peint sur le sien les douze grands dieux, assis sur des trônes élevés, brillant de tout l'éclat de l'immortalité. Au milieu d'eux, Jupiter porte sur son front la majesté suprême du monarque de l'univers et Neptune, debout, frappe le rocher de son trident, d'où s'élance un coursier vigoureux. La déesse se peint elle-même, armée de sa lance et de son bouclier. Le casque brille sur sa tête, et la redoutable égide<sup>3</sup> couvre sa poitrine. De sa

lance elle frappe la terre, qui soudain produit un olivier riche de son feuillage et de ses fruits.

Mais afin que sa rivale apprenne, par l'exemple, ce qu'elle doit attendre de son audace insensée, elle représente tous les mortels qui ont osé tenir tête aux dieux et que les dieux ont punis en les métamorphosant.

Minerve borde enfin ce tissu de rameaux d'olivier, l'arbre qui lui est consacré.

Arachné, quant à elle, peint sur sa toile Europe enlevée par Jupiter. L'œil croit voir un taureau vivant, une mer véritable. Europe semble regarder le rivage qui fuit ; elle semble appeler ses compagnes, et craindre de toucher, d'un pied timide, le flot qui blanchit, gronde, et rejailit à ses côtés.

Arachné peint aussi les différentes formes que Jupiter a prises – aigle, cygne, satyre, berger, or, feu ou serpent – pour séduire les mortelles ou déesses.

Et Neptune aussi, elle le peint, métamorphosé dans le même but, en taureau, fleuve, bélier, cheval fougueux, oiseau ou dauphin.

Elle donne aux personnages et aux lieux les traits qui leur conviennent. On voit Apollon prendre un habit champêtre, le plumage d'un vautour, la longue crinière d'un lion ou les traits d'un berger. Arachné n'a pas oublié non plus Bacchus, ni Saturne, qui fait naître le centaure Chiron...

L'ouvrage est achevé ; la toile est ornée d'une riche bordure, où serpente en festons légers le lierre entrelacé de fleurs.

Même Minerve, avec toute sa jalousie, ne pourrait rien y reprendre. La déesse, vexée par le succès de sa rivale, déchire cette toile où sont si bien représentées les faiblesses des dieux. Avec sa navette, elle attaque Arachné, et trois fois la frappe au visage. La malheureuse ne peut supporter cet affront ; dans son désespoir, elle court, se suspend, et cherche à s'étrangler. Minerve, légèrement émue, et la soutenant en l'air, lui dit :

« Vis, malheureuse ! vis : mais reste toujours suspendue. N'espère pas que ton sort puisse changer. D'âge en âge, tes descendants subiront le même châtement. »

La déesse répand alors sur elle le suc d'une herbe empoisonnée, avant de s'éloigner. Atteints de cet affreux poison, ses cheveux tombent, ses traits s'effacent, sa tête et toutes les parties de son corps se resserrent. Ses doigts amincis s'attachent à ses flancs. Araignée fileuse, elle exerce encore son premier talent, et tire du ventre arrondi qui remplace son corps les fils dont elle forme sa toile.

Ovide, *Les Métamorphoses*, d'après la traduction de G.T. Villenave, 1806.

1. **Orgueilleuse** : fière de soi.
2. **Minerve** : déesse de la sagesse, de l'intelligence, patronne des artisans.
3. **Égide** : bouclier.